HISTOIRE, GEOGRAPHIE ET GEOPOLITIQUE DU MONDE CONTEMPORAIN (épreuve n° 266)

ANNEE 2014

Epreuve conçue par ESCP Europe

Voie économique et commerciale

Sujet 2014 : L'Afrique subsaharienne est-elle à l'écart du monde ?

1 – COMMENTAIRES SUR LE SUJET PROPOSÉ

Manifestement, le sujet 2014 a surpris nombre de candidats habitués depuis longtemps à l'alternance entre des sujets portant tantôt sur le programme de première année (cas de l'édition 2012), tantôt sur celui de seconde année (cas de l'édition 2013). Pour autant, le fait de donner deux années de suite (2013 et 2014) un sujet portant plutôt sur le programme de seconde année ne constituait pas un piège. Rappelons qu'il n'existe aucune règle en la matière et que tous les cas de figure sont envisageables. Cependant, le sujet proposé a été apprécié tant par les préparateurs aux concours que par les candidats.

Pour la première fois dans cette épreuve d'histoire, géographie et géopolitique du monde contemporain pilotée par l'ESCP-Europe, l'Afrique a été mise à l'honneur. Il s'agit en soit d'une vraie nouveauté. La direction de l'ESCP-Europe a d'ailleurs été très enthousiaste vis-à-vis de ce sujet, animée par l'idée d'adresser un signe très favorable à l'égard de ce continent qui commence à sortir de sa marginalisation. En effet, si l'on en croit les rapports les plus récents des grandes institutions internationales, tous les paramètres paraissent enfin réunis pour faire entrer la région la plus déshéritée du monde dans la spirale vertueuse du développement. Bien qu'il soit encore trop tôt pour en dessiner avec précision les contours, une ère de profonds changements s'annonce en Afrique et c'est bien cela qui était au centre du sujet posé.

Mais pour sortir des sentiers battus, le sujet a été centré sur la seule Afrique subsaharienne, soit un ensemble de 48 pays formant une belle unité (il fallait prendre ce découpage au sens politique du terme, soit son sens le plus habituel). Cet ensemble méritait cependant d'être explicité dans ce qui en fait la cohérence (notamment sur le plan géographique), ce qui a trop rarement été réalisé par les candidats pour qui il allait de lui-même. Le jury attendait notamment que l'Afrique subsaharienne soit mise ponctuellement en regard avec l'Afrique septentrionale (la question du sujet se pose-t-elle dans le cas de cette région ?), voire avec d'autres régions en développement d'Amérique latine, d'Asie, etc. afin de mieux cerner la question de sa spécificité éventuelle. Il était de même important de se demander si cette question s'appliquait à l'ensemble de l'Afrique subsaharienne, ou à certaines sous-régions seulement, ce qui invitait à une réflexion sur les facteurs d'unité et de diversité. Or, trop souvent, les candidats ont hélas donné l'impression que tous les pays et que toutes les sous-régions se valaient peu ou prou et que la diversité des situations n'était pas au rendez-vous…

2 - COMMENTAIRES SUR LE TRAITEMENT DU SUJET PAR LES CANDIDATS

Le libellé du sujet ne présentait aucune difficulté de compréhension. Néanmoins, un nombre significatif de candidats a entendu le sujet comme « l'Afrique subsaharienne est-elle à l'écart de la mondialisation ? » et non comme « à l'écart du monde », ce qui n'était pas la même chose. Cette confusion a conduit alors à des problématiques erronées et à des copies partiellement ou très largement hors-sujet, souvent faites de placages de connaissances passe-partout et plus ou moins bien assimilées.
Même si le sujet a été correctement défini par la majorité des candidats, de nombreuses copies ont néanmoins omis des dimensions importantes de la question posée, notamment sur les plans culturels, démographiques, diplomatiques ou sociétaux. Les aspects culturels ont d'ailleurs été les moins sollicités par la plupart des candidats, ce qui révèle un manque de culture générale. Heureusement, les meilleures copies (notes supérieures ou égales à 14/20) ont su associer précision des connaissances diversifiées et actualisées, rigueur de la démonstration, variété des exemples et clarté d'expression pour faire la différence.

L'absence - volontaire - de concepts ou de notions clés dans le libellé (à l'instar des termes de « puissance », « enjeux », « rapports de force », « défis », etc.) devait permettre aux candidats de prendre des risques calculés en proposant des problématiques moins convenues, plus personnelles et plus originales. Cette plus grande liberté donnée cette année aux candidats s'est révélée *a posteriori* convaincante. Elle a su être saisie par les meilleurs ou les plus astucieux d'entre eux, ce qui a permis à ce sujet de se révéler discriminant au final.

Bien que formulé au présent, ce sujet était à entendre sur toute l'étendue du programme comme y invitait d'ailleurs la chronologie jointe aux documents d'accompagnement (Document 1, repères chronologiques) qui débutait en 1884-1885 (Conférence de Berlin). Or, fascinées par la seule actualité, beaucoup de copies ne se sont guère appuyées sur l'histoire pour bâtir leur démonstration, se privant du même coup de précieux éléments d'explication.

La principale difficulté du sujet venait de la formulation « est-elle à l'écart du monde ». Que fallait-il entendre par cette expression ? Celle-ci sous-entendait un questionnement sous la forme d'un constat (et non un jugement de valeur), d'un avis très partagé dans l'opinion, les médias, chez nombre de responsables politiques, de décideurs et de chercheurs tant en Afrique que dans les pays occidentaux. Cette question a pu être formulée à différentes époques, dans des contextes précis mais aussi par des observateurs plus ou moins bien attentionnés. Mais la formulation sous la forme d'une question suggérait surtout que cette situation (qui a pu être effectivement observée par le passé) n'est plus aussi évidente aujourd'hui, que des évolutions très favorables et un processus de rattrapage multiforme sont en cours dans de nombreux pays africains, et c'est bien ces points qu'il convenait d'analyser avec nuance.
Pour autant, l'Afrique subsaharienne pèse toujours aussi faiblement dans les échanges mondiaux (à peine 3 % du commerce mondial) et elle apparaît encore à l'écart des décisions importantes car sa participation à la gouvernance mondiale est encore dérisoire. L'atypisme (si tant est qu'il y en ait un de particulier) de l'Afrique subsaharienne devait à cet égard être interrogé longuement par les candidats (même si la « singularité » de l'Afrique subsaharienne reste encore partagée à bien des égards par d'autres régions pauvres du monde). D'abord par rapport au reste du monde en développement (en raison de choix politico-économiques et de trajectoires différentes en termes de modèles de développement) ; mais aussi par rapport à la marche de l'histoire (certains candidats ont par exemple posé la question de savoir si l'Afrique était à « l'écart de l'histoire »). Ainsi en allait-il, par exemple, de sa croissance démographique tout à fait unique (les documents joints étaient là pour

rappeler la nécessité de s'appuyer sur la démographie), ou encore de son retard en matière de transition démographique.

Le jury a pu constater qu'un nombre significatif de candidats s'est attaché à problématiser le sujet de manière originale. Par exemple :

-en posant la question de savoir si le sous-continent restait encore un simple enjeu et non un acteur à part entière (rôle dévolu à certains pays cependant comme l'Afrique du sud, unique pays émergent d'Afrique subsaharienne, ou encore au Nigeria) ;

-ou en se demandant si ce continent n'était pas en train d'entrer dans le cœur des préoccupations du monde, tout autant par ses opportunités nouvelles (ressources rares et convoitées, *land grabing*, essor des classes moyennes et de nouveaux marchés de consommation, etc.) que par sa capacité de nuisance (sida, fièvre ébola, trafics interlopes, flux migratoires incontrôlés vers le monde développé, etc.) ;

-en constatant le paradoxe d'une Afrique subsaharienne intégrée contre son gré dans la division coloniale (« Pacte colonial » décrit par Jacques Marseille notamment dans le cas des pays francophones), mais qui reste néanmoins très fortement à l'écart depuis,

-en encore (en s'inspirant des travaux de l'économiste africaniste Philippe Hugon) en examinant la question selon laquelle l'Afrique subsaharienne serait simplement « mondialisée », mais non « mondialisatrice », ce qui la laisserait encore à l'écart du monde.

Parmi les erreurs et les lacunes les plus fréquemment observées dans ce millésime 2014, citons :

-l'absence de références ou d'ordres de grandeur : près d'une copie sur deux ne cite aucun auteur de référence, ne fournit aucun chiffres et se contente d'un discours jargonneux à la limite de la caricature : des digressions convenues et disproportionnées sur le commerce triangulaire, des développements trop longs sur l'Afrique précoloniale, etc.

-la problématisation du sujet s'est révélée délicate pour un grand nombre de candidats (qui ne maitrisent visiblement pas cet élément technique essentiel de la dissertation) qui se sont limités à la reformulation du sujet ou, pire, à la reprise du libellé sans autre forme de commentaire…

-l'absence d'actualisation des connaissances, comme si les candidats avaient étudié la question sur des ouvrages déjà anciens…, à moins que cela ne reflète la persistance d'a priori tenaces. L'évolution des dix dernières années de l'Afrique subsaharienne a été tout à fait exceptionnelle, comme en témoignent l'envolée des cours des matières premières et les très bons chiffres de la croissance économique, l'amélioration des formes de gouvernance, l'essor des classes moyennes, etc.

-la trop grande place accordée aux seuls faits économiques, au détriment de bien d'autres dimensions,

-le recours aux clichés réducteurs et déplacés (la « paresse naturelle » des populations par exemple, ou leur « incapacité à entrer dans l'histoire »…),

-la difficulté à introduire des nuances régionales et à jouer sur les différences d'échelle,

Les **documents d'accompagnement** fournis étaient simples à appréhender par les candidats qui pouvaient y trouver certaines idées à creuser. Naturellement, ils n'appelaient pas à être commentés dans la dissertation.

Liste des documents joints :

-Document 1 : Repères chronologiques
-Document 2 : Extrait de la préface de 1966 du livre de René Dumont, *L'Afrique noire est mal partie*, paru pour la première fois en 1962
-Document 3 : Trois exemples de l'hétérogénéité africaine (source : Alain Dubresson et *allii*, *L'Afrique subsaharienne, une géographie du changement*, 2011, p. 36)
-Document 4 : La population en Afrique (source : Alain Dubresson et *allii*, *L'Afrique subsaharienne, une géographie du changement*, 2011, p. 95)
-Document 5 : Carte, La Chine, un partenaire clé du développement de l'Angola (Source : Revue CARTO)

La **carte**, obligatoire et comptant pour 5 points, s'est révélée particulièrement discriminante cette année. Si le jury a pu relever d'excellentes réalisations en la matière (volontiers citées en appui dans le corps de la dissertation), le cru 2014 concernant la carte est cependant assez moyen comparativement aux années précédentes. Nombre de candidats se sont en effet contentés de faire du remplissage et non d'adapter étroitement son contenu avec le libellé exact du sujet. Rappelons que la carte reste un excellent exercice qui permet de vérifier facilement si les connaissances de bases sont ou non acquises, si les localisations sont exactes, etc. Trop rares ont été les cartes qui proposaient une typologie des situations à l'échelle régionale (par exemple en fonction de la nature des milieux physiques, mais sans pour autant tomber dans le déterminisme ; des niveaux de développement différents : pays émergents, pays à revenus intermédiaires, pays les moins avancés ; de la dotation en certaines matières premières stratégiques et convoitées ; etc.), alors que le sujet s'y prêtait tout à fait. Les dynamiques intérieures (y compris avec l'Afrique septentrionale), mais aussi avec l'extérieur du continent africain devaient également apparaître clairement, notamment à travers la question des flux (dissymétries, importances variées, nature, évolution, etc.).

3 - RECOMMANDATIONS AUX CANDIDATS ET AUX PROFESSEURS

Année après année, le rapport de cette épreuve insiste toujours sur les mêmes points, preuve que les recommandations ne sont pas faciles à faire passer auprès des candidats et que trop souvent ceux-ci ne mesurent pas leur importance. Toute copie est composée de points positifs et de points négatifs dont la balance globale permet d'établir la note finale. Mais certaines maladresses tirent irrémédiablement une dissertation vers le bas. Parmi les plus fréquentes, citons : l'absence de définitions et de discussion des termes du sujet ; l'absence de problématique claire annoncée dès le départ (ce qui amène les candidats à réciter et à plaquer des morceaux de cours à la manière d'un « copier-coller », qui auraient très bien pu s'appliquer à n'importe quel sujet) ; des propos journalistiques convenus et simplificateurs ; une approche trop contemporaine du sujet, sans mise en perspective historique, uniquement centrée sur la période actuelle et son actualité brûlante ; l'absence complète de références à des lectures, des auteurs, une orthographe approximative et des maladresses de style ; etc. Ajoutons encore l'absence de carte de synthèse (cas rare) ; une légende fleuve et non classée ; l'absence de titre sur la carte ; ou encore des informations trop générales et passe-partout faisant remplissage.

Rappelons **quelques règles de base**. Tout d'abord, **l'introduction** doit être soignée. La problématique choisie doit notamment y apparaître avec clarté. Celle-ci ne doit pas se ramener à la simple reprise du libellé (ce qui annonce d'emblée une copie sans relief). L'ajout de quelques

questions judicieuses est vivement encouragé à condition de ne pas y répondre dès l'introduction, afin de ne pas déflorer le sujet. Enfin, le plan doit être annoncé clairement (ce qui suppose que le candidat s'y tienne tout au long de son développement). Surtout, l'introduction ne doit pas être trop longue afin d'éviter les redites inutiles par la suite.

Chaque sujet se construit autour d'un **plan** qui lui est propre. Par paresse intellectuelle ou logique assurantielle, beaucoup de candidats plaquent sans discernement des morceaux de plans étudiés durant l'année ou appris par cœur lors de leur bachotage, souvent sans rapport direct avec le sujet posé. Ces plans passe-partout et formatés se contentent de généralités. Ils n'entrent pas dans le sujet posé, donnent l'impression de tourner autour et ne permettent guère à une copie de se singulariser. Il en résulte à leur lecture une impression de banalité et surtout d'inadéquation au sujet posé. Des thèmes importants sont généralement oubliés à cette occasion. Des paragraphes entiers sont aussi hors sujet. Trop de candidats se contentent simplement de réciter leur cours, si bien que les correcteurs sont souvent amenés à corriger dans un même lot des copies ternes qui répètent invariablement les mêmes exemples, s'organisent selon le même plan, ressassent les mêmes informations. Par ailleurs, trop de candidats ignorent l'actualité récente et n'y font nullement référence. L'entame de l'introduction est souvent un bon endroit pour glisser un élément d'actualité intéressant. Enfin, il convient de mettre en garde les candidats contre la multiplication disproportionnée de citations souvent passe-partout, qui présentent le fâcheux inconvénient de se substituer à l'analyse personnelle des candidats.

Que faut-il penser des documents d'accompagnement ? Dans cette épreuve de concours, le sujet posé s'accompagne de différents documents en nombre limité : chronologie, tableaux, cartes, citations, etc. Cependant, l'épreuve demeure fondamentalement une dissertation, avec sa carte à construire. Elle n'est certainement pas un commentaire de documents. Ces derniers, comme cela est bien précisé chaque année sous le libellé du sujet, ne sont là qu'en « accompagnement ». Ils complètent utilement le sujet posé, provoquent des associations d'idées, rappellent des thématiques à aborder, ou encore ouvrent des pistes à creuser. Ils rassurent aussi le candidat qui peut se faire une représentation plus claire de ce que l'on attend de lui. Mais attention, ces documents n'ont pas vocation à cerner le sujet dans sa totalité. Ils font l'objet d'un choix mûrement réfléchi par le concepteur de l'épreuve. Les candidats peuvent y glaner ici et là quelques informations utiles pour leur dissertation : un élément de chronologie, un chiffre, un fait, etc. En revanche, certains candidats en panne d'inspiration - voire « à sec » - y puisent volontiers toute leur argumentation, généralement dans une mauvaise paraphrase. Aussi sont-ils sanctionnés par les correcteurs. Rappelons que ces derniers valorisent dans leur notation tout ce qui vient enrichir une copie : choix pertinent des exemples et des échelles d'analyse ; chiffres connus et judicieusement restitués ; sans oublier l'actualité du moment qui a aussi sa place (mais avec parcimonie). Autrement dit, plus le candidat exploitera intelligemment sa culture générale, plus il saura se démarquer par l'originalité et la pertinence de sa démarche et plus il aura de chance de réussir sa copie. Bref, il est très fréquent de constater que les meilleurs candidats n'ont pas besoin de faire référence à ces documents d'accompagnement (même si ceux-ci ont été utiles à l'élaboration de leur pensée).

En ce qui concerne la **carte**, rappelons que celle-ci est **obligatoire** (ce fait est rappelé sur le sujet de l'épreuve) et qu'elle **doit comporter un titre**, qui n'est pas forcément le libellé du sujet de la dissertation. Notée sur 5 points, elle ne doit pas être pensée comme une simple illustration, mais bien comme un document qui appuie la démonstration. Construite tout au long de l'épreuve (et non dans les minutes qui précèdent le rendu de la copie, comme cela se fait souvent !), elle aide le candidat dans sa réflexion sur les implications spatiales du sujet, en lui évitant des oublis fâcheux, en lui inspirant des dynamiques spatiales pertinentes, des mises en relation fructueuses pour sa démonstration, etc. Elle invite naturellement à la diversification des exemples géographiques. Elle doit être citée à plusieurs reprises et à bon escient dans le corps du texte et surtout ne pas apparaître à la fin de la copie comme un exercice simplement obligatoire. Pour être efficace et faire gagner des

points précieux (ceux qui font souvent la différence avec les copies moyennes !), la carte ne doit pas se ramener à un simple « exercice de coloriage ». Son élaboration demande du temps et une certaine pratique (l'investissement sérieux dans cet exercice durant les deux années de préparation se révèle payant). Une carte bien pensée annonce généralement une bonne dissertation. Inversement, les mauvaises copies sont presque toutes appuyées sur des cartes indigentes ou médiocres. Les candidats doivent bien comprendre que, plus encore que l'introduction, la carte est le premier contact visuel que le correcteur a avec la copie. C'est une raison de plus pour la soigner, ce qui ne signifie pas pour autant que l'on attend du candidat de montrer des talents exceptionnels de dessinateur. Il faut néanmoins penser à apporter son petit matériel le jour du concours (crayons de couleurs variés, feutres fins en lieu et place de gros marqueurs, etc.), afin de ne pas la réaliser avec les seuls moyens du bord. Le choix des informations à cartographier, les dynamiques qui y sont représentées, la pertinence des figurés (ronds et flèches proportionnels à l'importance des phénomènes par exemple) ou encore l'ordonnancement de la légende sont décisifs. Les figurés traduisent tantôt des faits statiques, tantôt des dynamiques sur le temps long par le jeu sur l'épaisseur des traits, leurs couleurs, leur orientations, etc. Certains candidats maîtrisent très bien les bases de la sémiologie graphique au point, par exemple, de savoir enclaver des ronds proportionnels de couleurs différentes afin de montrer des évolutions sur deux périodes de référence.

Une bonne carte est le produit de choix judicieux et raisonnés, car tout ne peut être représenté. Par exemple, il est inutile d'y faire figurer tous les noms de pays. Certaines cartes sont littéralement surchargées et illisibles. La **légende** ne doit pas dépasser une page recto. En aucun cas elle ne doit se poursuivre sur le verso de la page de légende ! Elle doit être hiérarchisée et claire.

Si beaucoup de cartes restent très moyennes et peu efficaces, en laissant notamment de grands vides (contrastant quelquefois avec des légendes fleuves !), certaines en revanche témoignent d'une très bonne maîtrise technique et d'un excellent niveau d'analyse.

Surtout, la carte doit refléter étroitement le sujet proposé et ne pas donner l'impression d'être réutilisable pour un tout autre sujet, comme en témoigne par exemple l'absence très fréquente de titre...

En appui à la carte, il est toujours possible d'intégrer dans le corps du texte de petits graphiques (courbes, histogrammes) ou croquis de mémoire. Cette possibilité très peu utilisée est souvent utile. Son usage est néanmoins rendu difficile par le temps imparti.